

Les idées philosophiques de Bergson. D'après
les "Lettres à Zoé sur l'histoire de philosophie"
de Salomon Reinach.

Il est utile de dire en qq. mots ce que Bergson n'admet pas
avant d'essayer de dire ce qu'il admet. B. ne pense pas que le vieil adage
"Rien ne se fait de rien, rien ne se crée" soit vrai pour le monde vivant
comme il l'est pour l'inorganique. Les déterministes objectent à leurs adven-
saires qu'un acte libre serait une création d'énergie. Pourquoi pas? On
ne peut pas étendre arbitrairement aux actes volontaires une loi restrictive
seulement là où la volonté n'intervient pas, la dis- il n'y a pas possi-
bilité de choix.

La vie de l'esprit ne peut être un effet de la vie du corps. Tout se
passe comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit. Dans
l'univers, il y a bien du mécanisme, mais il y a autre chose, et
cette autre chose n'est pas l'holisme qui, du dehors, fait marcher la
machine, mais un principe d'activité fluide et continue qui est
dans la partie vivante de la machine et que notre intelligence n'a
pas capable de saisir. Toute théorie mécaniste méconnaît le dévenir
qui constitue la vie, où tout est utilisation et création.

Le mouvement continu d'un point qui reste à égale distance d'un autre
produit une courbe fermée dite circonférence. Quand notre intelligence veut mesurer
la longueur de cette circonférence, que fait-elle? Elle inscrit dans le cercle un polygone
régulier d'un très grand nombre de côtés, mesure chaque côté, les additionne, et obtient
à peu près la longueur de la circonférence. Qui est-ce à dire, sinon qu'à une ligne
continue elle en substitue une autre qui se compose de lignes droites faisant
des angles, qui est discontinue, où il y a des coins, des points d'arrêt, des
séparations? En faisant cela en vue de mesurer la circonférence, elle n'a
rien jamais qu'à un à peu près, suffisant pourtant pour la pratique. Ainsi
voilà toujours notre intelligence qui est essentiellement géométrique,
qui pour connaître, c'est à dire, pour mesurer, décompose, crée du discontinu
quand nous mesurons le temps s'écoulant entre un événement et un autre. L'
espace compris entre un point et un autre, nous disons qu'il y a tant d'
heures, de mètres; nous ne le voyons pas autrement que le temps et l'espace,
au lieu d'être continus, étaient discontinus comme des pulsations, assis-
milables au cadran d'un horloge ou à du papier quadrillé. Et quand

L'industrie humaine veut donner l'illusion de la réalité, que fait-elle
si ce n'est la truer d'abord? Je veux parler de ces films du cinéma qui sub-
divisent la nature en toutes petites tranches, la reproduisent à l'état de
cadavre disséqué, et lui rendent ensuite l'apparence de mouvement
par une succession très rapide de vues discontinues, où la faiblesse de
notre vision s'imagine retrouver la continuité et la vie

Il en est tout autrement si, par un effet, nous restons en nous mêmes.
Là, plus de géométrie, plus de découpages, plus de points morts, mais qq.
chose qui agit sous terre et qui dure. Et cet écoulement de temps
en nous n'est pas uniforme comme le tic-tac de la pendule.

Continuons, Zola, à nous explorer nous-mêmes. — Du reste, e. s'handia. de
pensées qui alimentent notre rêverie, combien avouent, s'atrophient, s'évanouissent
avant qu'on de ces petits sprints ne prenne le dessus? Ainsi, dans le
monde extérieur que nous connaissons mal par nos sens et qu'on étudie
la science, ordre et régularité; au contraire, dans le tout petit coin du monde
intérieur, connu directement et non par nos sens, activité intense,
même pendant le sommeil, mais irrégulière et désordonnée — ce
coin de notre moi est, pour Bergson, l'image même de la réalité
vivante, de la création continue, de la durée variable, opposée
au temps à écoulement uniforme.

Dans une machine quelconque, composée d'un nombre limité de
pièces, le même effet répond toujours à la même cause: les effets méca-
niques sont donc prévisibles. Il en est de même des effets chimiques.
Mais si vous passez du monde inerte au monde vivant, la prévision
exacte n'est plus possible; il n'y a que des probabilités plus ou moins
faibles. Et la contingence augmente dans l'ordre moral.

On objecte: l'esprit humain est comme une balance avec des plateaux
où se placent les motifs qui influent sur la conduite; suivant que l'un
ou l'autre plateau sera plus chargé, la volonté se décidera dans un sens
ou dans l'autre: elle n'est pas libre.

Toutefois, répond B, votre comparaison est fautive, d'abord parce que la
balance n'est pas une chose vivante, puis parce que, pour nous figurer
la pensée, vous isolez un moment dans la durée continue, alors que
pareil moment n'existe pas.

Ainsi, l'idée de liberté n'est pas une donnée, mais précisément
par ce qu'elle est en relations intimes avec la durée, avec la vie, on
ne peut la rendre claire pour notre intelligence, bonne seulement pour
raisonner sur le temps discontinu et sur la chose inerte. Toute défini-
tion de la liberté aboutit à la vie.

Essayons maintenant de nous liquer l'ensemble de choses d'après ce que nous avons entrevu en nous mêmes.

Le principe de tout est une force psychologique probablement consciente. Cette force se situe dans le temps réel, c'est à dire, la durée; nous l'appellerons l'élan vital. Ici où l'élan vital se fatigue, nous 29. chose qui on appelle la matière. Le point le plus faible du système de B. est son opinion sur l'origine de la matière.

Avec la matière et en harmonie avec elle naissent l'intelligence et l'instinct. Le qui est solide, inerte, indépendant du temps réel est du ressort de l'intelligence. Mais l'instinct n'est ni une intelligence atrophiée ni un venant pas vers l'intelligence. L'instinct est sûr, l'intelligence têtue; l'instinct use directement de la matière, l'intelligence la transjette d'abord en out. Que reste-t-il à l'homme de l'instinct, supplanté par l'intelligence qui le sert si bien dans le domaine de l'activité pratique? Rien peu de chose; mais ce peu de chose, qui est intuition et sympathie, a une singulière valeur c'est une toute petite lucarne ouverte sur le cœur du réel, sur le réel continu et vivant que l'intelligence dénature pour le comprendre. Cette conception de l'intuition, révélatrice de vérité, est une des idées favorites de B.; elle a été très critiquée.

Revenons à l'élan vital et à son tir de barrage sur la matière qui s'éparpille; de la résistance de celle-ci naissent les espèces et les individus. Il y a beaucoup d'avortements, de déviations, d'impasse; il n'y a pas une série continue, mais d'innombrables séries dont l'unité tient à leur origine commune. De tout poursuivre, de finalité il ne peut être question car atteindre au bout serait s'arrêter, se lier, alors que l'élan vital est un perpétuel écoulement, une circulation sans cesse déviée. Ainsi évolue, éternellement jaillit et se dirige de vie, le principe vital. D'où part-il? Où va-t-il? Questions vaines. B. est sceptique en ce qui concerne la possibilité, pour l'intelligence, d'embrasser l'universalité de chose, de la réduire à l'unité. Il répète une autre philosophie antérieure d'admettre un principe immuable et éternel. Suivant elles, la existence soumise au devenir sont inférieures à l'Être qui ne change pas. C'est exactement le contraire de la thèse de l'évolution créatrice.

ET pour remplir cette grande page blanche,
voici qqs. aphorismes de Sartre que j'ai tiré de mon
cabinet.

Le bonheur, c'est l'activité.

Il a des hommes qui mettent leurs connaissances à la
place du jugement.

L'être se perçoit lui-même comme intérieurement
sans limites et extérieurement limité.

Il faut faire une confiance infinie à l'infini.

— Au fond, nous sommes tous des êtres collectifs. En effet, com-
bien peu avons-nous et sommes-nous que nous puissions
nommer, au sens strict, notre ---

Et qui avons-nous donc qui veille, que l'instinct et
la force de nous approprier le moyens du monde et de les
laiser servir à nos buts supérieurs?

Pire le pays, meilleur le patriote.

— A quoi faut-il tendre à la fin? A connaître le monde
et à ne pas le mépriser.